

## AVANT-PROPOS

**J**e commençai, il y aura bientôt trente-cinq ans, à réunir les éléments d'une étude historique sur les trois provinces basses françaises, qui n'aura pas moins de quatre gros volumes et que je publierai d'ici à deux ou trois ans, si Dieu me prête vie.

*Au fur et à mesure que j'amoncelais des matériaux, mon champ d'investigations s'élargissait davantage, et j'ai été insensiblement amené à rechercher les origines non seulement du duché de Vasconie, du royaume de Navarre, des comtés d'Aragon, d'Alava et de Biscaye, mais encore de tous les Etats qui furent fondés par les Vascons, en deçà des Pyrénées.*

*Et c'est le résultat de ces longues et passionnantes recherches que j'offre aujourd'hui au public.*

*LA VASCONIE, qui servira d'introduction à mon travail sur la Soule, la Basse-Navarre et le Labourd, est divisée en deux parties, formant chacune un volume.*

*Dans la première partie, entièrement composée de dissertations critiques et de textes, je me suis attaché à résoudre quelques problèmes d'importance capitale pour les annales du sud-ouest de la France et du nord de l'Espagne, tels que les commencements du duché de Vasconie, du royaume de Pampelune et du duché de Navarre, de l'évêché de Gascogne et du diocèse de Bayonne, des comtés héréditaires de Bordeaux, d'Agen, de Bazas, de Comminges, de Bigorre, etc., et à démontrer la valeur des documents sur lesquels s'étaient mes théories qui, pour la plupart, ont au moins le mérite de l'inédit. la seconde partie comprend trente-sept tables généalogiques établissant l'ordre de succession des rois de Navarre, des ducs de Gascogne, et de toutes les grandes dynasties féodales de l'ancienne Novempopulanie et des pays euskariens. Je les crois essentielles pour l'histoire et la géographie de ces régions, car elles complètent et rectifient, avec des preuves à l'appui, les listes et les filiations inexactement données par la Notitia utriusque Vasconiæ, l'Histoire de Béarn et L'art de vérifier les dates.*

*Telle est l'indication sommaire des matières traitées dans ces deux volu-*

*mes avec toute la clarté, toute la précision, toute l'exactitude que j'y ai pu mettre. J'ai voulu, en utilisant des sources d'informations dont ne disposaient ni Oihenart ni Marca, porter quelque lumière sur des origines et des périodes restées obscures malgré les inappréciables travaux des deux célèbres historiens qui m'ont si souvent servi de guides.*

*Enfin, si la polémique tient une assez large place dans cette étude, c'est qu'il m'a paru indispensable de réfuter certaines doctrines récentes trop légèrement accueillies par d'éminents érudits, d'en dénoncer les procédés, et de défendre les textes qu'elles attaquaient. la critique jugera de l'opportunité et de la valeur de ma discussion : quel que soit son verdict, elle me rendra cette justice que j'y ai apporté la plus entière loyauté.*

*Après un souvenir ému à deux bien chers et regrettés amis aussi modestes que savants, M. Franck d'Andurain et M. l'abbé Larremendy, curé de Garris, dont les conseils, les innombrables et précieuses communications encouragèrent mes études sur la Basse-Navarre, la Soule et le Labourd, je dois remercier mon vénérable parent M. le chanoine Inchauspe, vicaire général honoraire du diocèse de Baronne, mes excellents amis MM. l'abbé de Carsalade du Pont, l'abbé Dubarat, Gaston Balencie, le docteur Larrieu qui ont eu la bonté, les uns, de me communiquer d'intéressants manuscrits, des livres et des brochures rares, les autres, de me collationner quelques textes.*

*Je n'ai eu qu'à me louer de mes rapports avec MM. les Archivistes et Bibliothécaires de Paris et de la région pyrénéenne. Pour m'acquitter plus particulièrement envers ceux dont j'ai mis la complaisance à de plus rudes épreuves, je nommerai M. l'abbé Cazauran, l'éruudit archiviste du Grand Séminaire d'Auch, Don Segundo Lapuerta et M. de Oloriq secrétaires de la Députation et archivistes de la Chambre des Comptes de Navarre, durant les séjours assez longs que je fis à Pampelune, en 1875, 1876 et 1891.*

*En terminant cette courte préface, je remercie aussi les amis, les auxiliaires précieux qui ont honoré mon travail de leurs souscriptions et en ont ainsi facilité la publication. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de toute ma gratitude.*

Jean de Jaurgain.

Mauléon-Soule, 6 Novembre 1898.

# Introduction

Les plus anciennes traditions de la Péninsule, appelée *Spania* par les Phéniciens, *Iberia*, *Hesperia* et *Hispania* par les Grecs et les Romains, nous apprennent qu'elle fut primitivement occupée par un grand peuple auquel les auteurs de l'antiquité ont donné le nom d'Ibères<sup>1</sup> : *Magnanima gentes dederat queis nonem Iberus*<sup>2</sup>.

Néanmoins l'étymologie d'*Iberia*, qui dérive du Basque *Ibay erria*, pays du fleuve, ou *Ibay iria*, ville du fleuve, démontre que cette dénomination, devenue nationale par la suite, n'est pas ethnographique, et qu'elle ne désigna d'abord que les côtes méditerranéennes avoisinant l'embouchure de Iberus — *Ibaya* — explorées par les premiers navigateurs grecs. C'est donc arbitrairement que, plus tard, on appliqua le nom d'Ibérie à toutes les régions habitées par des peuplades de race et de langue euskariennes, et même à la Péninsule entière.

Dès les premiers temps historiques, on trouve les Ibères-Euskariens divisés en un grand nombre de tribus dont quelques-unes passèrent en Aquitaine et s'avancèrent peu à peu jusqu'au Rhône inférieur. Ces régions étaient encore occupées par les Ibères, du temps d'Hécatee, 546-480 avant J.-C. ; mais, au quatrième siècle avant notre ère, les Celtes commencèrent à les envahir, et, dans le courant du deuxième, ils en terminèrent la conquête. Il se produisit alors, en Aquitaine, un mélange de races analogue à

---

1. — JUSTIN, abrég. de TROGUE-POMPÉE, 1. XLIV, c. 1. — HÉRODOTE, I. II, c. 33, et I. III, c. 115. — ARISTOTE, I. de *Mira Auscult.* — SCYCLAX, *Périple*. — STRABON, 1. III. — ISIDORE DE SEVILLE, *Etym.*, 1. II, c. 2. — S. JÉRÔME, ch. 27 d'EZECH. — DIODORE DE SICILE, *Bibl. hist.* 1. v. — PLINE, 1. III, c. 3. — SOLINUS, *Polyhist.*, c. 26. — HECATEE DE MILET, etc. — Voy. aussi : MORET, *Investigaciones*, p. 78 et suiv., FERRERAS, *Hist. d'Espagne*, trad. D'HERMILLY, t. 1<sup>er</sup>, Préface, Chanoine INCHAUSPE, *Le peuple Basque, sa langue, son origine*, Paris, 1892, et les travaux de HUMBOLDT et d'Henri KIEPERT sur l'ethnographie des anciens Ibères.

2. — DIONYS. AFER, *De situ Orbis*.

celui qui se fit un peu plus tard dans la Celtibérie espagnole <sup>1</sup>. Cependant, au moment où écrivait Strabon, c'est-à-dire sous le règne de Tibère, le type et la langue des Euskariens, plus ou moins modifiés par le métissage, dominaient encore dans la Novempopulanie, car le géographe grec constate que les Aquitains différaient des Celtes par la structure corporelle et par leur idiome, et qu'ils ressemblaient plus aux Ibères espagnols qu'aux Celtes <sup>2</sup>.

Bien qu'ils eussent été délogés de divers points de la Péninsule par les Perses, les Phéniciens, les Celtes et les Carthaginois, colonisateurs ou conquérants, les Ibères se maintenaient encore comme nation prépondérante, lorsque les légions romaines entrèrent pour la première fois en Espagne. A cette époque, les principales peuplades de race et de langue euskariennes étaient les Astures, les Arévaques, les Cantabres, les Caristes, les Autrigons, les Vascons, les Vardules, les Vaccéens, les Indigètes, les Illegètes, les Lacétans, les Contestans, les Hédétans, les Ilercavons, les Vetton, les Lusitans, les Turdétans <sup>3</sup> et les habitants des îles Baléares ; mais il se peut que plusieurs de ces noms aient été déformés par les auteurs grecs et latins qui nous les ont transmis, car ils les trouvaient bizarres, inconcevables, impossibles à retenir <sup>4</sup>.

Aussi bien, à quelque tribu qu'ils appartenissent, les Ibères ne se donnèrent jamais, eux-mêmes, d'autre dénomination nationale que celle de Euskaldunak ; ils appelaient leur langue Eushara, et leur pays Eushalberria, et est-ce que leurs descendants font encore aujourd'hui : « Les Basques de toutes les provinces espagnoles et françaises — dit M. le chanoine Inchauspe <sup>5</sup> — appellent leur langue *Euskara*, et eux-mêmes ils s'appellent tous *Euskaldunac*. Les Basques espagnols appellent la langue castillane *Erdara*. *Ara* veut dire modulation, manière, langage. *Erdara*, *erdi ara*, signifie langage du milieu ou mi-langage, *media modulatio*. *Euskara* signifie langue des

---

1. — Voy. plus loin, p. 11.

2. — STRABON, 1. IV.

3. — Strabon (1. III) dit que les Turdétans étaient les plus lettrés des Ibères et qu'ils avaient une grammaire, des écrits historiques d'une grande antiquité, des poèmes et des lois en vers remontant à six mille ans. D'après Xénophon, l'année, chez les Ibères, était ordinairement de quatre mois, et rarement solaire.

4. — STRABON, POMP. MELA, etc.

5. — *Le peuple Basque, sa langue, son origine*, p. 9.

*Eusques*, nom d'où dérivent très probablement les noms de gascons et de Basques, *Euskoara* ou *Eusikoen ara* ; on sait que le génitif, en basque, se place avant le mot qui le régit. *Eushaldunac* pour *Eusharadunac* veut dire ceux qui ont la langue *Euskara*, qui parlent *Euskara*.

« L'étymologie de *Euskara* paraît naturellement provenir de *eusi, esi*, lié, attaché ; et ainsi *euskara, eusien ara* ou *eusikoen ara*, signifie langage des confédérés, des tribus liées, unies. Tous les Basques espagnols et les plus anciens écrivains basques français, tels que *Liçarrague, Etchepare, Axular, de Tartas*, écrivent *Euskara*, et non point *Eskuara*. Toujours est-il que cette dénomination commune que se donnent les Basques de toutes les provinces est une preuve du lien de fraternité qui les unit et qui a dû toujours exister entre eux. Aussi voyons-nous souvent les historiens anciens donner les noms de Vascons ou de Cantabres, d'une manière générale, aux diverses populations du nord de l'Espagne ». Tous les Euskariens avaient les mêmes mœurs, et voici ce que nous en apprend Strabon <sup>1</sup> : « Les montagnards se nourrissent de gland les deux tiers de l'année ; après avoir fait sécher ce fruit, ils le font moudre et en pétrissent un pain qui se conserve assez longtemps. Ils boivent une espèce de bière ; pour le vin, ils n'en ont guère, et le peu que produit leur pays est bientôt consommé dans les festins de famille. Au lieu d'huile, ils emploient du beurre. Ils mangent assis sur des sièges construits contre les murs ; ils s'y placent suivant l'âge ou la dignité, et les mets passent successivement devant les convives. Dans leurs repas, ils dansent au son de la flûte et de la trompette ; ils font des pas figurés en pliant les genoux et en sautant alternativement ».

Ils sont tous habillés de noir et la plupart d'entre eux portent des sayes, avec lesquelles ils couchent sur des tas de foin. Ils se servent de vases de terre, comme les Celtes. Les femmes s'habillent de robes et d'habits brodés. Ceux qui sont le plus avancés dans l'intérieur des terres trafiquent par voie d'échange au lieu de se servir d'argent monnayé, ou ils ont des lames de ce métal qu'ils coupent par morceaux à mesure qu'ils en ont besoin pour payer ce qu'ils achètent ».

Le supplice des condamnés à mort est la lapidation ; les parricides subis-

---

1. — L. III.

sent cette peine hors des villes ou des frontières. Ces peuples se marient à la manière des Grecs ; ils exposent leurs malades sur les chemins, comme faisaient autrefois les Egyptiens, afin de profiter des conseils des passants, si par hasard il s'en trouvait quelqu'un qui connût par sa propre expérience la maladie et le remède. Jusqu'à l'expédition de Brutus, ils ne se servaient que de bateaux de cuir pour traverser les étangs et les lagunes formés par les marées ; aujourd'hui ils emploient aussi, mais en bien plus petit nombre, des barques faites d'un seul tronc d'arbre ».

Les Euskariens portaient les cheveux longs et flottants, comme les femmes, et, à la guerre, ils les attachaient avec une bandelette autour du front. Aussi adroits à dresser des embûches qu'à éviter celles qu'on leur tendait, ils étaient d'une agilité devenue proverbiale et faisaient leurs évolutions militaires avec beaucoup d'ordre et de facilité. Leur tactique était particulière : ils s'élançaient avec impétuosité sur l'ennemi, s'emparaient audacieusement d'un poste, ou, sans garder leurs rangs, combattaient par pelotons épars. Obligés de céder à des forces supérieures, ils reculaient sans honte, pour se retourner tout-à-coup contre ceux qui les poursuivaient, ou pour aller se reformer dans un lieu que leur chef leur avait indiqué d'avance <sup>1</sup>.

Ils se battaient sans casques <sup>2</sup> ni cottes de mailles, armés d'une courte épée à deux tranchants que les Romains adoptèrent dès qu'ils la connurent <sup>3</sup> de lances garnies de cuivre <sup>4</sup>, de javelots qu'ils lançaient avec une adresse sans égale <sup>5</sup>, et portaient, suspendu avec des courroies, un petit bouclier concave de deux pieds de diamètre. Seuls, quelques chefs se coiffaient d'un casque à trois aigrettes tissu de nerfs <sup>6</sup>. Les chevaux de leur cavalerie étaient dressés à grimper les montagnes et à plier les genoux en cas de besoin, et ils montaient parfois deux sur le même cheval, pour que, le cas échéant, l'un pût combattre à cheval et l'autre à pied <sup>7</sup>.

« Les Ibères — ajoute Strabon <sup>8</sup> — égalent en force les bêtes féroces ; ils

---

1. — CESAR, *De Bell. Civil.*, I. I.

2. — SIL. ITALICUS.

3. — *Hispanus gladius*. TITE-LIVE, I. VII, c. 10. PLOÏBE, I. III, c. 24.

4. — *Varro dicit lanceam non latinum sed hispanicum verbe esse*. AULU-GELLE, I. XV, c. 30.

5. — Les Euskariens nommaient le javelot *aucona*. (Codex de Compostelle.)

6. — Strabon, I. III.

7. — Ibidem.

8. — Ibidem.

en ont aussi la cruauté et la fureur aveugle. Dans la guerre des Romains contre les Cantabres, on a vu chez ces derniers des mères tuer leurs enfants, plutôt que de les laisser tomber au pouvoir des ennemis ; un enfant, par l'ordre de son père, saisit une épée et massacre ses parents et ses frères enchaînés ; une femme tue tous ceux qui avaient été pris avec elle ; un homme se précipite dans les flammes d'un bûcher pour ne pas se rendre aux désirs de soldats romains qui s'étaient enivrés dans un repas... On cite encore ce trait de fureur de quelques Cantabres qui, faits prisonniers et mis en croix, entonnaient des chants guerriers durant leur supplice ».

Les Euskariens avaient un absolu mépris de la mort. Prodiges de leur vie dans les combats, ils se l'ôtaient eux-mêmes quand l'âge les rendait impropres à la guerre, ou qu'ils avaient sujet de se plaindre du sort <sup>1</sup>. « Le Cantabre, que ni le froid, ni la chaleur, ni la faim ne peut vaincre, et qui triomphe de toute fatigue, — rapporte Silius Italicus <sup>2</sup>, — a l'étrange manie, quand la lente vieillesse commence à le blanchir, de terminer du haut d'un rocher des jours désormais inutiles ; la vie lui répugne sans la guerre : exister pour lui, c'est combattre, et aux Ibères, — dit encore Strabon <sup>3</sup> — celui de se pourvoir d'un poison qu'ils tirent d'une herbe semblable au persil et qui fait mourir sans douleur : ils en ont toujours de prêt pour s'en servir en cas d'événement malheureux. Enfin, il leur est ordinaire de se dévouer pour ceux dont ils épousent la cause, à tel point qu'ils se soustraient par une mort violente au déplaisir de leur survivre. — Leurs armes leur étaient plus chères que leur propre sang, et Tite-Live <sup>4</sup> raconte que lorsque le consul Marcus Porcius Caton ordonna le désarmement des Ibères espagnols, en deçà de l'Ebre, un certain nombre d'entre eux se donnèrent la mort.

De toutes les tribus euskariennes, celles des Vascons et des Cantabres étaient les plus puissantes et les plus belliqueuses. Tite Live <sup>5</sup> et Silius Italicus <sup>6</sup> ne séparent jamais les Cantabres des Vascons, et ils emploient l'un ou l'autre de ces noms pour désigner la totalité des Euskariens qui

---

1. — SIL. ITALICUS, I. I, v. 225-228.

2. — L. III, v. 326-331.

3. — L. III, c. 4

4. — L. XXXIV, c. 17.

5. — L. XXI, c. 1 à 36.

6. — L. V, V. 19, I. IX, v. 232, I. X, v. 15-16.

avaient fourni des troupes auxiliaires à Annibal. En constatant que les Cantabres et les Vardules occupent tout le pays depuis les Asturies jusqu'aux Pyrénées, Pomponius Méla <sup>1</sup> comprend sous cette désignation non seulement ces deux peuplades ibériennes, mais aussi les Autrigons et les Caristes qui séparaient les Vardules des Cantabres, et les Vascons dont le pays englobait, selon Strabon <sup>2</sup>, Pline <sup>3</sup> et Ptolémée <sup>4</sup>, l'embouchure du fleuve Menslascus, la cité et le promontoire d'Ocaso, sur la côte de l'Océan. Ptolémée donne aussi le port de Verea-Sueca aux Autrigons qui, d'après lui et Strabon, étaient une tribu vasconne, tandis que Pline dit que ce port appartenait aux Cantabres, et ce dernier géographe prolongeait encore la Cantabrie jusque chez les Autrigons et les Caristes, en avançant que la pierre d'aimant se trouvait dans la Cantabrie <sup>5</sup>. Enfin, Juvenal <sup>6</sup> nomme indifféremment Vascons et Cantabres les habitants de Calahorra qui étaient purement vascons.

Dans le récit de l'expédition de Publius Grassus, son lieutenant, en Aquitaine, César <sup>7</sup> nous apprend qu'après la défaite des Sotiates, les Aquitains ayant demandé des secours aux peuples de l'Espagne citérieure, un fort contingent de Cantabres commandés par des capitaines expérimentés qui avaient servi sous les ordres de Sertorius, vint porter l'effectif de leur armée à cinquante mille combattants. Aussi faut-il entendre par Cantabres, non seulement la peuplade de ce nom, mais encore les anciens partisans de Sertorius, c'est-à-dire les Vascons, les Vardules, les Caristes et les Autrigons, qui occupaient la partie la plus septentrionale de la Péninsule depuis la Cantabrie jusqu'aux Pyrénées.

Oihenart <sup>8</sup> comprend sous le nom de Vascons ceux qu'on appelle vulgairement Cantabres, car, — dit-il, — aussi bien dans les écoles, entre grammairiens, que dans les monuments littéraires publiés par les plus célèbres écri-

---

1. — L. III, c. 1.

2. — L. III, c. 4.

3. — L. II et III.

4. — L. II, c. 6.

5. — L. XXXIV, c. 14.

6. — Sat. XV, v. 92 et s.

7. — *De Bell. Gall.*, I. III, c. 24-26.

8. — *Notitia itriusque Vasconiae*, pages 2 et 3.



vains des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, l'usage a déjà établi que les peuples appelés Basques ou Biscayens par les Français et Vascongados par les Espagnols, fussent appelés Cantabres en latin, et que leur langue, Vascuenze pour ceux-ci, Basque ou Biscayenne pour les premiers, si différente du langage usuel de toutes les autres populations de l'Espagne, fût réputée langue cantabrique.

D'après les plus anciens géographes, les Cantabres proprement dits confinaient avec les Astures, les Vaccéens, les Arévaques, les Bérons, les Vascons et les Autrigons. On sait l'héroïque résistance qu'ils opposèrent à la domination romaine. Après les avoir enfin vaincus, Auguste ordonna de vendre les prisonniers comme esclaves ; mais presque tous se donnèrent la mort. Les villes et les villages bâtis sur les hauteurs furent détruits, et les survivants, c'est-à-dire les vieillards, les femmes et les enfants, arrachés à leurs montagnes : on les força de s'établir, sous la surveillance de leurs dominateurs, dans les plaines de la Rioja qu'habitaient les Bérons, peuplade d'origine celtique<sup>1</sup>. La fusion entre les deux races se fit peu à peu ; mais le pays des Bérons prit le nom des nouveaux venus et forma plus tard, sous les derniers rois wisigoths, le duché de Cantabrie<sup>2</sup>.

Le territoire des Vascons était borné au nord par l'Océan et à l'est par les Pyrénées ; au midi, il s'étendait sur la rive gauche de l'Ebre et englobait les cités de Calahorra et d'Ilurcis, nommée Gracchuris par les Romains. On y comptait, suivant Strabon, Pline et Ptolémée, seize villes dont la principale était Pompelon — Pamplona, — qui, dit-on, reçut ce nom de Pompée : anciennement, elle s'appelait Iruna — *Iri una*, la bonne ville, — et c'est ainsi qu'on la désigne encore aujourd'hui en langue basque.

De même que les Cantabres, les Vascons apparaissent pour la première fois dans l'histoire, comme alliés d'Annibal, lors de l'invasion carthaginoise en Italie : aux journées si célèbres de la Trébie, de Trasimène et de Cannes, les historiens romains nous les montrent légers et terribles, combattant sans casque et inspirant l'effroi à leurs ennemis<sup>3</sup>.

Après la ruine de Carthage, on retrouve les Vascons et les autres peuples

---

1. — FLORUS, I. IV, c. 22. — PLINE, I. VIII, c. 30. — DION CASSIUS, I. LXIII et LXIV.

2. — OIHENART, *Notitia Vir. Vasconiae*, pages 16 et suiv.

3. — SIL. ITALICUS.

euskariens, de même que les Celtibères, tantôt alliés de Rome qui prit des cohortes vasconnes et cantabres à sa solde, et parfois même tributaires, si l'on en croit Pline <sup>1</sup>, tantôt révoltés avec Sertorius contre Sylla, ou avec Pompée et ses enfants contre César. Jamais ils ne supportèrent la domination effective de Rome : ils renaissaient incessamment de leurs ruines chaque fois qu'ils étaient vaincus et subjugués <sup>2</sup>.

Leur résistance fut tout aussi énergique contre les Suèves et les Wisigoths, et ils étaient en possession de leur langue, de leurs mœurs et de leur indépendance, c'est-à-dire d'une intacte nationalité euskarienne, quand ils constituèrent cette nouvelle *Vasconie* que je me propose d'étudier dans les chapitres qui vont suivre.



---

1. — L. III.

2. — Voy. *Essai sur la noblesse des basques*, Pau, 1785, in-8°, pages 71 et suiv.